La Vie Littéraire

André GIDE et Charles-Louis PHILIPPE

J'ai déjà, tout dernièrement, dans les *Rubriques Nouvelles*, à propos des *Nouveaux Prétextes*, parlé de l'œuvre d'André Gide. J'en ai, trop rapidement sans doute, montré les caractères distinctifs, son unité et surtout l'impression délicieuse qui s'en dégage.

Ce charme prenant de l'auteur des *Nourritures Terrestres*, qui restent, à mon avis, l'œuvre type, « centrale », oserais-je dire, d'André Gide, je le retrouve dans cette conférence du Salon d'Automne sur Charles-Louis Philippe, et qui paraît en ce moment en librairie (1).

A la lecture, je me rappelle certains détails, les inflexions de voix, la prononciation tour à tour nonchalante ou brusque, le débit rapide ou mélancolique, suivant que Gide nous narrait les joies grises ou les détresses toujours humbles du pauvre auteur de *Bubu de Montparnasse*.

Je prise peu, par tendance personnelle, cette traînaillante et pleurarde littérature — car enfin c'est de la littérature. Charles-Louis Philippe touche le cœur, c'est indéniable ; il vous prend, comme l'on dit, par les sentiments : mais n'est-ce pas un peu à la façon du mendiant du coin qui répète inlassablement les mêmes jérémiades, nous conte toujours ses misères de la même voix, et qui plus est, avec les mêmes paroles !

Je n'ai jamais eu d'admiration vraie pour Philippe ; il n'a pu faire naître en moi que de la pitié. De cette pitié où entre si souvent, comme tant d'autres l'ont constaté avant moi, une part inévitable de mépris.

Pourquoi ne pas oser l'avouer, nous n'admirons réellement, pleinement, avec enthousiasme, que ceux qui nous prennent tout entier, se révèlent à nous comme des centres d'énergie joyeuse, je veux dire les êtres véritablement complets.

Nous aimons peut-être les faibles, mais nous admirons sûrement les forts.

Il semble donc naturel d'aimer Philippe — tout en exécrant les geignards, les atrophiés qui marchent sur ses traces, imitent ses gestes, se façonnent une âme débile exprès, des sens d'esclave, des yeux de myope.

Il serait facile de trouver en tout ceci l'influence de Jammes, ou *vice versa*, mais à quoi bon !

Où Philippe a réussi à nous « intéresser », les autres ne feront, sans aucun doute, que nous décevoir toujours plus, jusqu'à nous irriter enfin et nous déplaire.

Je n'aime guère les êtres simples, ou du moins les littérateurs qui se dénomment tels. Un écrivain n'est jamais simple, il possède trop le sens de l'analyse et de l'introspection ; et s'il se découvre une âme de gardeuse d'oies, c'est qu'il le décrète volontairement, à seule fin de nous ébahir. Ce qui est encore une nouvelle façon « d'esbrouffer le bourgeois ».

Jadis — oh ! il n'y a pas très longtemps — les hommes de lettres voulaient paraître extrêmement compliqués. Ils possédaient plusieurs êtres. Ils étaient, suivant l'heure et lieu, doubles, triples ou quadruples. Leur *moi* renfermait une quantité infinie d'autres *moi* ; tantôt ils obéissaient à l'un, tantôt à l'autre ; d'où complexité des caractères, bizarrerie des situations, étrangeté des psychologies.

A présent, c'est tout le contraire. Ils sont *un*. Leur âme est vide et nue. Deux ou trois sentiments les agitent. Pas de pensée, des embryons de pensée. Une mentalité de primitif, voire de pithécanthrope.

Autrefois les romanciers mettaient en scène des personnages extra-terrestres, ayant fait le tour des idées, des philosophies, des sciences hermétiques, des amours prohibées. Ils étaient, comme certaines architectures, d'ordre composite.

Aujourd'hui, les « héros » des écrivains dont je parle sont innocents comme l'enfant qui vient de naître, ils n'ont rien vu, ni rien entendu, ils ne connaissent rien, ils prononcent peu de paroles, lavent leur linge, culottent leur pipe, mangent du pain noir, n'ont jamais que quatre sous en poche, perdent leur chien et meurent.

Et tout cela est terriblement superficiel et faux par surcroît. Inutile d'ajouter artificiel, car l'art est toujours artificiel. En art, le vrai c'est le beau.

En lisant du Charles-Louis Philippe, je me suis toujours senti vaguement at-

(1) Figuière, édit. 7, rue Corneille.